

Anne de la Pocatière : Charles Gagnon et Jos. Marti. Il y a quelques semaines, deux autres élèves, fils du Jugo Roy, de la Malbaie, ont laissé l'établissement après avoir complété leurs cours. MM. le Directeur et Professeur de l'établissement n'ont eu qu'à se féliciter de la politesse, de la soumission, et de la bonne volonté de ces élèves.

Maintenant qu'il nous soit permis d'exprimer un regret :

Oui, nous regrettons bien sincèrement et tous les amis de l'agriculture doivent regretter avec nous qu'une institution destinée à charger la face de notre pays, sous le rapport agricole, et fondée dans l'intention, bien arrêtée, de favoriser la classe des cultivateurs, soit encore si peu comprise et si peu appréciée par eux, et qu'elle ne soit fréquentée que par un petit nombre d'élèves. Sans doute que chacun doit se réjouir de voir nos hautes maisons d'éducation remplies d'une jeunesse avide d'acquiescer les sciences élevées; mais si le peuple canadien comprend si bien la nécessité d'avoir des hommes éclairés et à fortes études, lui qui est heureusement un peuple de cultivateurs, ne devrait-il pas comprendre davantage le besoin d'instruction agricole. Sans doute qu'il faut des prêtres, des avocats, des médecins, des notaires; il nous faut des savants enfin pour protéger nos droits et nos usages, pour régir les rapports des différentes classes de citoyens; mais ce nombre doit être restreint, et sur tous ceux que l'on destine aux travaux de l'intelligence, au moins dix sur quinze devraient être réservés pour l'étude de la science de l'Agriculture. Il est temps que chaque cultivateur réfléchisse sérieusement sur les déplorables conséquences qu'entraînera nécessairement après elle cette indifférence pour tout ce qui regarde l'agriculture. Oui, pensons-y si nous voulons conserver notre existence comme peuple, si nous ne voulons pas que nos descendants soient forcés de s'expatrier pour aller servir des maîtres étrangers; comprenons une bonne fois nos vrais besoins; hâtons-nous de revenir à notre véritable vocation. La nôtre, n'en doutons pas, est marquée en gros caractères par la Divine Providence. Elles nous a destinés à la meilleure des vies, — à celle des champs."

Ces regrets sont superflus et n'amèneront pas un seul élève de plus à l'école d'agriculture de Ste. Anne. Des longtemps nous avons donné notre manière de voir sur la question de l'enseignement agricole, et nos lecteurs d'alors doivent se rappeler que nous avons insisté sur un enseignement complet comme la seule base solide et permanente de l'amélioration générale de notre système de culture. Les partisans des écoles primaires se recrierent et donnèrent tard; nous avons laissé au temps le soin d'opérer un changement de convictions que nos raisonnements étaient inhabiles à réaliser. Nous n'avons pas attendu longtemps, et déjà on s'aperçoit que les élèves en s'abstenant nous donnent gain de cause. On dit en faveur de Ste. Anne, que le bien qui en résulte est sensible. Tout le monde en est convaincu; mais le bien est relatif et nous sommes persuadés qu'un enseignement complet donné à Ste. Anne, ferait encore mieux et trouverait dans nos jeunes propriétaires de nombreux élèves.

## VOYAGES AGRONOMIQUES.



APRES une absence de cinquante-deux jours, nous repré-  
nons la rédaction de la *Revue*,

fort des convictions que nous avons puisées à l'étude des moyens de l'agriculture moderne, mis en relief à Kensington et à Battersea par l'exposition des produits et des engins de production de l'univers entier. Ce qu'il y a de grand dans la pensée de grouper sous un toit commun les chefs-d'œuvres du travail et du génie de tous les peuples du monde ne se conçoit bien qu'à la vue des merveilles autour desquelles se pressent tous les jours cinquante mille visiteurs de tous les noms et parlant toutes les langues. Si le savant, l'artiste ou l'industriel trouvent dans chaque objet matière à étude, l'économiste qui, tout en s'arrêtant aux détails, embrasse l'ensemble de l'exposition, trouve un grand enseignement dans l'étude de la puissance comparative des moyens de production de chaque nation, car de cette étude résulte pour lui la classification des peuples dans l'échelle de la civilisation. Suivons le développement relatif des arts de la base au sommet de cette échelle, et sur chaque degré nous trouverons un jalon planté par la main nerveuse de l'industrie, pour rappeler une conquête de l'homme sur la matière, et pour tracer la distance parcourue par le monde, depuis quatre mille ans, sur le chemin difficile mais glorieux du progrès. Cette étude de notre passé dans le présent des hordes barbares dont les produits sont exposés au Palais de Kensington, est écrite en caractères lisibles à tous les regards et plus particulièrement peut-être au point de vue de l'Art Agricole.

Nous n'avons pas vu sans étonnement les charrues de l'Inde dont la construction en bois grossièrement ébauché affecte la forme d'un hampeon géant, dont l'extrémité aigüe fouillait le sol tandis que l'autre au lieu de s'attacher à la ligne du pêcheur s'adaptait au joug, à l'aide de courrois longues et fortes. Cet instrument tout primitif doit déchirer le sol à deux ou trois pouces de profondeur tout au plus sur une largeur à peu près égal. Il est donc facile de juger par l'instrument de l'efficacité du travail fait et du temps employé à fouiller un arpent de terrain, avec ce puissant auxiliaire, digne de l'invention du premier homme, chargé de transmettre à la postérité la menace de ne gagner son pain qu'à la sueur de son front. Mais autant l'art agricole est faible et petit à son berceau autant il est énergique et puissant à l'âge adulte. De tous les travaux des champs les labours à bras étaient certainement les plus pénibles, aujourd'hui la vapeur se pliant aux exigences de la culture moderne donne un travail facile à la fois économique et supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Mais nous ne voulons pas anticiper sur le compte-rendu que nous désirons faire des animaux, des instruments et des produits que nous avons vus aux expositions internationales de Kensington et de Battersea,